

Défendre Jacob

DU MÊME AUTEUR

Boston Requiem, Robert Laffont, 2005.

William Landay

Défendre Jacob

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Philippe Mothe



Titre original
Defending Jacob

© 2012, William Landay,
Tous droits réservés.

Les personnages, les lieux et les situations de ce récit étant purement fictifs,
toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes
ne saurait être que fortuite.

Publié aux États-Unis par Delacorte Press, une marque de The Random House
Publishing Group, filiale de Random House, Inc., New York.

© Éditions Michel Lafon, 2012, pour la traduction française
7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Île de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com

PREMIÈRE PARTIE

« Soyons pragmatiques dans nos attentes envers le droit pénal [...]. [Car] imaginons un instant que, par quelque artifice propre à remonter le temps, nous puissions retrouver notre plus ancien aïeul hominidé, Adam, protohumain de courte stature au pelage luxuriant, bipède de fraîche date, arpentant la savane africaine voici quelque trois millions d'années. S'il nous serait sans doute possible d'imposer à ce savant petit être les lois de notre choix, il serait en revanche malavisé d'aller le caresser. »

REYNARD THOMPSON,
Théorie générale de la violence humaine (1921)

Face au grand jury

M. Logiudice : Veuillez, s'il vous plaît, décliner votre identité.

Le témoin : Andrew Barber.

M. Logiudice : Quelle est votre profession, monsieur Barber ?

Le témoin : J'ai été procureur adjoint de ce comté pendant vingt-deux ans.

M. Logiudice : Vous « avez été »... Que faites-vous maintenant ?

Le témoin : Disons que je suis sans emploi.

En avril 2008, Neal Logiudice me convoquait finalement devant le grand jury. À ce stade, c'était trop tard. Trop tard pour cette affaire, sans aucun doute, mais trop tard aussi pour Logiudice. Sa réputation était déjà irrémédiablement compromise, et sa carrière aussi. Avec une réputation ternie, un procureur peut continuer d'exercer un certain temps, cahin-caha, mais ses collègues vont se mettre à le regarder comme des loups, et il finira par devoir partir, dans l'intérêt de la meute. Je l'ai constaté bien des fois : un jour, un procureur adjoint est irremplaçable, le lendemain il est oublié.

J'ai toujours eu un faible pour Neal Logiudice (prononcer « lo-jiu-diss »). Il était arrivé au parquet une douzaine d'années plus tôt, frais émoulu de la faculté de droit. Vingt-neuf ans, petit, il arborait une calvitie naissante et une légère bedaine. Sa bouche débordait de dents ; il devait forcer pour la fermer, comme une valise trop pleine, ce qui lui donnait une expression dure et lui plissait les lèvres. Je l'exhortais à ne pas montrer ce

visage au jury – qui aurait pu mal le prendre –, ce qu’il faisait pourtant, inconsciemment. Quand il se levait devant le banc des jurés en secouant la tête et en pinçant la bouche comme une maîtresse d’école ou un prêtre, chacun d’eux était pris du désir secret de voter contre lui. Au bureau, Logiudice tenait du magouilleur et du lèche-bottes. On l’embêtait beaucoup. Les autres adjoints cancaniaient sans arrêt sur son compte, et ils n’étaient pas les seuls car même ceux qui ne travaillaient pas à son contact s’y étaient mis : flics, greffiers, secrétaires – une catégorie qui n’avait pourtant pas pour habitude d’afficher aussi ouvertement son mépris pour un procureur. Ils le surnommaient Milhouse, en référence à un personnage pitoyable des *Simpson*, et estropiaient son nom à qui mieux mieux : LoJustice, LaJaunisse, Préjudice, etc. Moi, il ne me déplaisait pas, Logiudice. C’était un candide. Convaincu de son bon droit, il réduisait des vies en miettes sans en perdre le sommeil un seul instant. Il ne s’en prenait qu’à des crapules, après tout. Tel est le « sophisme du procureur » – *puisque je les poursuis, ce sont des crapules* – et, comme Logiudice n’était pas le premier à s’y laisser piéger, je lui pardonnais sa grande vertu. J’avais même une tendresse pour lui. C’étaient précisément ses anomalies qui me séduisaient, ce nom imprononçable, ses dents de travers – que n’importe lequel de ses collègues aurait fait redresser à coups de bagues payées par papa-maman –, et même son ambition décomplexée. Je discernais chez lui autre chose. Une sorte de robustesse dans sa façon de faire front devant tant de ressentiment, de tout encaisser, jour après jour. C’était à l’évidence un fils d’ouvrier résolu à conquérir par lui-même ce que d’autres avaient reçu naturellement. De ce point de vue, et de ce point de vue seulement, je pense que nous étions pareils.

Et voilà que, douze ans après son arrivée et malgré toutes ses bizarreries, il touchait enfin au but, ou presque. Neal Logiudice était premier procureur adjoint, numéro deux du parquet du district de Middlesex, bras droit du procureur et avocat général. Il avait pris ma place, ce gamin qui m’avait dit un jour : « Andy, vous êtes exactement ce que je voudrais être. » Je n’avais rien vu venir.

Dans la salle du grand jury ce matin-là, les jurés étaient d'humeur maussade, comme abattus. Ils étaient tous là, une vingtaine d'hommes et de femmes qui n'avaient pas été assez habiles pour couper à cette corvée, tassés sur des chaises d'école avec, en guise d'accoudoirs, des tablettes en forme de goutte d'eau. Ils avaient bien assimilé leur mission désormais. Les grands jurys siègent des mois entiers et on comprend assez vite de quoi il retourne : accuser, montrer du doigt, désigner le méchant.

Une audience de grand jury n'est pas un procès. Aucun juge ni aucun avocat n'y assiste. C'est le procureur qui mène la danse. Il s'agit d'une enquête et, en théorie, d'une façon de limiter les pouvoirs du procureur puisque ce sont les jurés qui décident s'il possède assez de preuves pour traîner un suspect devant un tribunal. Si tel est le cas, le grand jury l'autorise à prononcer une mise en accusation, son visa pour l'instance supérieure. Sinon, ils déclarent un « non-lieu » et l'affaire est terminée avant d'avoir commencé. Dans la pratique, les non-lieux sont rares. La plupart des grands jurys inculpent. Pourquoi ? Parce qu'ils ne voient qu'un seul aspect du dossier.

Mais, dans cette affaire, j'ai le sentiment que les jurés savaient que le dossier de Logiudice était vide. Il était trop tard. On ne découvrirait plus la vérité, pas avec des preuves aussi défraîchies et frelatées, pas après tout ce qui s'était passé. Cela faisait déjà plus d'un an... Plus de douze mois que le corps d'un garçon de quatorze ans avait été retrouvé dans les bois avec trois traces de coups de couteau alignées sur la poitrine, comme s'il avait été frappé avec un trident. Mais ce n'était pas qu'une histoire de temps. C'était tout le reste. Il était trop tard et les jurés le savaient.

Moi aussi, je le savais.

Mais Logiudice n'en démordait pas. Il eut ce pincement de lèvres qui n'appartenait qu'à lui. Parcourant ses notes couchées sur un bloc de feuilles jaunes, il réfléchissait à sa prochaine question. Il procédait exactement comme je le lui avais appris. La voix intérieure qui lui parlait était la mienne : ne jamais se dire qu'un dossier est trop mince. S'en tenir aux fondamentaux. À la bonne vieille méthode en usage depuis cinq cents et

quelques années, appliquer la même nauséuse tactique qui, de tout temps, a présidé aux contre-interrogatoires : égarer, coincer, achever.

– Vous souvenez-vous de la première fois où vous avez entendu parler du meurtre du petit Rifkin ?

– Oui.

– Je vous écoute.

– J’ai reçu un coup de fil, d’abord – je crois – de la CPAC, la police de l’État. Puis deux autres juste après, un de la police de Newton, l’autre du procureur de permanence. Peut-être pas dans cet ordre, mais en tout cas le téléphone n’arrêtait pas de sonner.

– Quand était-ce ?

– Le jeudi 12 avril 2007, vers 9 heures, juste après la découverte du corps.

– Pourquoi est-ce vous qu’on a appelé ?

– J’étais premier procureur adjoint. C’était à moi qu’on signalait tous les meurtres du comté. C’était la procédure normale.

– Mais vous ne gardiez pas tous les dossiers, n’est-ce pas ? Vous n’avez pas instruit et suivi personnellement tous les homicides qui vous sont parvenus ?

– Non, bien sûr que non. Je n’en avais pas le temps. Je n’en ai gardé que très peu. En général, je les confiais à d’autres adjoints.

– Mais celui-ci, vous l’avez gardé.

– Oui.

– La décision de le garder pour vous, vous l’avez prise tout de suite ou après ?

– Presque tout de suite.

– Pourquoi ? Pourquoi vouliez-vous précisément ce dossier ?

– Je m’étais mis d’accord avec la procureur, Lynn Canavan, pour traiter personnellement certaines affaires.

– Quel genre d’affaires ?

– Celles qui étaient prioritaires.

– Pourquoi vous ?

– Parce que j’étais le plus ancien. Elle voulait être sûre que les dossiers importants seraient traités correctement.

- Qui décidait du degré de priorité des affaires ?
- Moi, en premier lieu. En concertation avec la procureur, bien entendu, mais, en général, tout va très vite au début. On n'a pas forcément le temps de se voir.
- C'est donc vous qui avez décidé que le dossier Rifkin serait prioritaire ?
- Bien sûr.
- Pourquoi ?
- Parce qu'il s'agissait du meurtre d'un enfant. Peut-être aussi qu'on a eu peur des débordements, d'attirer l'attention des médias. Cette affaire s'y prêtait : une ville aisée, une victime d'un milieu aisé. On avait déjà eu plusieurs cas dans ce genre-là. En plus, au début, on ne savait pas trop de quoi il s'agissait. Par certains côtés, on pouvait penser à un massacre dans une école, style Columbine. Sur le fond, on n'avait aucune certitude, mais ça sentait la grosse affaire. S'il s'était avéré qu'elle ne l'était pas, j'aurais transmis le dossier plus tard mais, dans les toutes premières heures, je tenais à ce que tout soit fait dans les règles.
- Avez-vous informé la procureur que vous aviez un conflit d'intérêts ?
- Non.
- Pourquoi cela ?
- Parce que je n'en avais pas.
- Votre fils, Jacob, n'avait-il pas le même âge que la victime ?
- Oui, mais je ne connaissais pas ce garçon. Et, d'après ce que je savais, Jacob ne le connaissait pas non plus. Je n'avais même jamais entendu son nom avant.
- Vous ne connaissiez pas cet enfant. Très bien. Mais vous saviez que lui et votre fils étaient dans la même année, dans le même collège, dans la même ville ?
- Oui.
- Et vous persistiez à nier l'existence d'un conflit d'intérêts ? Vous ne vous disiez pas que votre objectivité risquait d'être remise en cause ?
- Non. Bien sûr que non.
- Même maintenant, avec le recul ? Vous maintenez que vous n'avez pas le sentiment que les circonstances induisaient un conflit, ne serait-ce qu'apparent ?

– Non, il n’y avait rien d’irrégulier là-dedans. Il n’y avait même rien d’inhabituel. Le fait que je vivais dans la ville où s’était déroulé le meurtre ? C’était une bonne chose, justement. Dans les petits comtés, le procureur habite souvent dans la commune où ont lieu les crimes ; il connaît souvent les personnes concernées. Et alors ? Il est d’autant plus motivé pour découvrir le meurtrier. Il n’y a aucun conflit d’intérêts. Écoutez, le conflit essentiel pour moi, c’est celui que j’ai avec les meurtriers. C’est mon travail. Ce crime était horrible, épouvantable. C’était à moi de le prendre en charge. Et je n’avais aucune autre préoccupation en tête.

– D’accord.

Logiudice replongea dans ses notes. Aucun intérêt à attaquer le témoin si tôt dans sa déposition. Il y reviendrait dans la journée, aucun doute là-dessus, quand je serais fatigué. Dans l’immédiat, le mieux était encore de calmer le jeu.

– Vous connaissez les droits que vous donne le cinquième amendement ?

– Bien sûr.

– Et vous y avez renoncé ?

– Visiblement, puisque je suis là. Et que je m’exprime.

Gloussements parmi les jurés.

Logiudice reposa son bloc et, par ce geste, sembla suspendre momentanément ses manœuvres.

– Monsieur Barber – Andy –, puis-je vous demander une chose : ces droits, pourquoi ne pas les faire valoir ? Pourquoi ne pas garder le silence ?

Il s’abstint de remarquer : *Moi, c’est ce que je ferais*. Je crus un instant à une ruse, à un numéro de comédien. Mais Logiudice avait l’air sincère. Il craignait que je mijote quelque chose. Il ne voulait pas se faire piéger et passer pour un imbécile.

– Je n’ai aucune envie de garder le silence. Je veux que la vérité éclate.

– Quoi qu’il en coûte ?

– Je crois en la justice, tout comme vous, tout comme chacun ici.

Ce n’était pas tout à fait vrai. Je ne crois pas aux procès, du moins je ne suis pas persuadé de leur capacité à révéler la vérité.

Aucun acteur du monde judiciaire ne l'est. Nous avons tous vu trop d'erreurs, trop d'issues déplorables. Un verdict de jury est une hypothèse – une hypothèse généralement bien intentionnée, mais comment démêler les faits de la fiction par un simple vote... Et pourtant, malgré tout cela, je continue de croire au pouvoir de ce rituel. Je crois au symbolisme religieux, aux robes noires, aux palais de justice avec leurs colonnes de marbre et leurs faux airs de temples grecs. Quand nous sommes dans un prétoire, nous disons la messe. Nous prions ensemble pour faire ce qui est juste et nous protéger du danger. Et, que nos prières soient entendues ou non, il importe de le faire.

Logiudice était évidemment insensible à ce décorum. Il vivait dans l'enclos binaire des lois, coupable ou non coupable, et entendait bien m'y tenir enfermé.

– Vous croyez en la justice, me dites-vous, fit-il avec une moue. Fort bien, Andy, revenons à cette affaire alors. Et permettons à la justice de faire son travail.

Il lança au jury un regard entendu et suffisant.

Bien vu, Neal ! Ne laisse pas le témoin te prendre ta place dans le lit des jurés. Va les rejoindre bien au chaud sous les couvertures et laisse le témoin se cailler dehors. Je lui répondis par un sourire narquois. Je me serais levé et j'aurais applaudi si j'en avais eu le droit car c'était exactement ce que je lui avais appris. Pourquoi se refuser cette petite fierté paternelle ? Tout n'était pas mauvais en moi : j'avais quand même fait de Neal Logiudice un procureur à peu près convenable.

– Eh bien, allons-y ! fis-je pour caresser le jury dans le sens du poil. Cessez de tergiverser et venons-en aux faits, Neal !

Ayant jeté un œil dans ma direction, il se saisit de son bloc jaune et le balaya du regard en essayant de s'y retrouver. Je pouvais presque lire ses pensées inscrites en travers de son front : *égarer, coincer, achever.*

– Bien, dit-il. Revenons aux lendemains du meurtre.

2

Notre petite bande

*Avril 2007,
douze mois plus tôt.*

Lorsque les Rifkin ouvrirent leur maison pour la chivah, la période de deuil chez les juifs, on aurait dit que toute la ville s'était retrouvée chez eux. Personne ne se sentait le droit de les laisser pleurer seuls leur disparu. Le meurtre de leur fils était devenu une affaire publique ; son deuil en serait une aussi. Il y avait tellement de monde que lorsque le murmure des conversations enflait, on avait la pénible impression d'assister à une soirée entre amis, jusqu'à ce que l'assemblée baisse la voix à l'unisson, comme si quelqu'un avait tourné un bouton invisible.

L'air contrit, je progressais à travers la foule à coups de « Excusez-moi » et en zigzaguant pour me frayer un chemin.

On me dévisageait avec curiosité. Quelqu'un souffla : « C'est lui, c'est Andy Barber », mais je ne m'arrêtai pas. Quatre jours s'étaient écoulés depuis le meurtre et chacun savait que j'étais en charge du dossier. Tout le monde avait évidemment envie de m'interroger sur les suspects, les indices, etc., mais personne n'osait le faire. Pour l'instant, les détails de l'enquête étaient sans importance, seul comptait le fait brut : un jeune innocent était mort.

Assassiné ! Les manchettes des journaux les avaient cueillis à froid. À Newton, la criminalité était pour ainsi dire inexistante. Ce que les citoyens savaient de la violence leur venait des informations et des émissions de télé. Pour eux, le crime violent était cantonné à la grande ville, à une sous-catégorie de

primates urbains. Ils se trompaient, bien sûr, mais ils n'étaient pas idiots et ne se seraient pas autant émus du meurtre d'un adulte. Ce qui faisait de l'affaire Rifkin un sacrilège, c'était qu'elle touchait un des enfants de la ville. C'était une atteinte à l'identité même de Newton. À une époque, on avait pu voir au centre socioculturel une pancarte désignant l'endroit comme « une communauté de familles, une famille de communautés » et on entendait souvent dire que Newton était « l'endroit idéal quand on a des enfants ». Et c'était vrai. La ville regorgeait de centres de soutien scolaire et de cours de rattrapage, de dojos de karaté et de clubs de foot. Les jeunes parents, en particulier, étaient sensibles à l'idée que Newton soit le paradis des enfants. Beaucoup d'entre eux avaient quitté la métropole, ses codes et ses artifices, pour s'installer ici. Ils avaient tout accepté, l'effort financier, la monotonie sclérosante et le pincement au cœur d'opter pour une vie banale. Pour cette population aux sentiments partagés, ce lotissement de banlieue n'avait de sens que parce que c'était « l'endroit idéal quand on a des enfants ». Ils avaient tout misé là-dessus.

En progressant de pièce en pièce, je passais d'une tribu à une autre. Les jeunes, les camarades du défunt, s'étaient entassés dans un recoin situé à l'avant de la maison. Ils parlaient à voix basse, observaient. Le mascara d'une des filles s'était dissous dans ses larmes. Mon propre fils, Jacob, frêle et dégingandé, était assis sur un fauteuil bas, à l'écart des autres. Les yeux rivés sur l'écran de son portable, il se désintéressait de ce qui se disait autour de lui.

La famille, accablée de douleur, se tenait à côté, dans le séjour, vénérables grands-mères, cousins en bas âge.

Dans la cuisine, enfin, étaient réunis les parents des enfants qui avaient côtoyé Ben Rifkin tout au long de sa scolarité à Newton. C'était notre petite bande. Nous nous fréquentions depuis le premier jour de maternelle de nos progénitures, huit ans plus tôt. Nous nous étions croisés des milliers de fois, le matin en les déposant, l'après-midi en venant les rechercher, à d'innombrables matchs de foot, à autant de kermesses et à une mémorable représentation de *Douze hommes en colère*. Pourtant, hormis quelques solides amitiés, nous ne nous connaissions pas

très bien. Il y avait certes entre nous de la camaraderie, mais pas de vrais liens. Pour beaucoup, ces relations ne survivraient pas au passage de nos enfants dans le supérieur. Mais, durant ces quelques jours qui succédaient au meurtre de Ben Rifkin, nous ressentions une illusion de proximité. Comme si, brusquement, nous avions tous été révélés les uns aux autres.

Dans la vaste cuisine des Rifkin – table de cuisson et réfrigérateur high-tech, plans de travail en granit, éléments blanc cassé –, les parents d’élèves, rassemblés par groupes de trois ou quatre, se livraient à des confessions intimes autour de l’insomnie, la tristesse et la terreur diffuse. Ils revenaient sans cesse sur la tragédie de Columbine, le 11-Septembre, sur la façon dont la mort de Ben leur avait donné envie de s’accrocher à leur propre enfant pendant qu’il en était encore temps. Les émotions exacerbées de cette soirée étaient avivées par la chaude lumière de la pièce, diffusée par des plafonniers aux globes orange foncé. C’est dans cette atmosphère d’embrasement où les parents s’autorisaient le luxe d’échanger leurs secrets que je fis mon entrée.

Sur l’îlot central, l’une des mères, Toby Lanzmann, disposait des hors-d’œuvre sur un grand plat, un torchon posé sur l’épaule. Ses gestes faisaient saillir les tendons de ses avant-bras. Toby était la meilleure amie de Laurie, ma femme, l’une des rares avec qui nous ayons tissé une relation suivie. Me voyant chercher Laurie, elle désigna du doigt l’autre bout de la pièce en précisant :

- Elle est en train de mater les mamans...
- Je vois ça.
- Tu sais, on a tous besoin d’être un peu maternés en ce moment.

Je grommelai et, après lui avoir lancé un regard perplexe, poursuivis mon chemin. Toby y allait toujours un peu fort. Face à elle, la retraite tactique restait ma seule défense.

Laurie formait un petit cercle avec d’autres mères. Ses cheveux, épais et indisciplinés, étaient relevés en un chignon approximatif retenu sur la nuque par une grosse barrette en écaille. Elle frottait le bras d’une amie pour la consoler. Celle-ci

s'inclina vers elle avec ostentation, comme un chat qu'on caresse.

Quand je fus arrivé près d'elle, Laurie passa son bras gauche autour de ma taille.

– Tu es là, chéri.

– Il faut qu'on y aille.

– Andy, tu n'arrêtes pas de dire ça depuis qu'on est arrivés.

– Faux. Je l'ai pensé mais je n'ai rien dit.

– Ça se lit sur ton visage.

Elle soupira.

– Je savais bien qu'on aurait dû venir avec deux voitures, reprit-elle.

Elle me jaugea un instant. Elle n'avait pas envie de partir, mais savait que j'étais mal à l'aise avec tous ces regards braqués sur moi et que je n'étais guère causant de nature – les bavardages dans des pièces bondées m'assommaient. Autant de facteurs dont elle se devait de tenir compte. Une famille, comme toute entreprise, implique une gestion.

– Vas-y, trancha-t-elle, Toby me ramènera.

– Tu crois ?

– Mais oui, pas de problème. Prends Jacob avec toi.

– Tu es vraiment sûre ?

Je me penchai – Laurie a presque une tête de moins que moi – pour lui glisser en aparté :

– En fait, je ne demande qu'à rester...

Elle rit :

– Sauve-toi avant que je change d'avis.

Drapées dans leur deuil, les autres mères nous regardaient.

– Vas-y, ton manteau est dans la chambre du haut.

Une fois à l'étage, je me retrouvai dans un long couloir. Le bruit y était assourdi, ce que j'accueillis comme un soulagement. L'écho des conversations encombraient encore mes oreilles. Je partis à la recherche des manteaux. Dans une chambre, visiblement celle de la jeune sœur de la victime, j'en découvris une pile sur le lit, mais le mien n'y était pas.

La porte de la chambre voisine était fermée. Après avoir frappé, je l'entrouvris et engageai la tête pour y jeter un coup d'œil.

La pièce était sombre. La seule lumière provenait d'une lampe à pied en laiton posée dans le coin opposé. Sous le halo était assis, dans une bergère, le père de la jeune victime. Dan Rifkin était un être menu, soigné, délicat. Ses cheveux étaient, comme toujours, maintenus par de la laque. Il portait un costume foncé, de qualité me sembla-t-il. Le revers était grossièrement entaillé sur cinq centimètres pour symboliser son cœur brisé. Sacrifier un costume de ce prix..., pensai-je. Dans la pénombre, ses yeux creusés étaient cerclés de cernes bleuâtres semblables au masque d'un raton laveur.

– Bonjour Andy, me dit-il.

– Désolé, je cherchais juste mon manteau. Je ne voulais pas vous déranger.

– Je vous en prie, venez vous asseoir une minute.

– Non, je ne veux pas m'imposer.

– Si, si, asseyez-vous. J'ai quelque chose à vous demander.

Mon cœur se serra. Je connaissais, pour en avoir été témoin, le martyr qu'endurent les proches des victimes d'homicides. Ma profession m'y oblige. C'est pour les parents d'enfants assassinés que c'est le plus dur et, à mon avis, plus encore pour les pères que pour les mères, car on leur a appris à rester stoïques, à « se comporter comme des hommes ». Des études ont montré que beaucoup mouraient quelques années après le meurtre de leur enfant, souvent de crise cardiaque. De chagrin, en vérité. À un moment donné, un procureur comprend qu'il ne pourra pas non plus survivre à cette détresse. Et comme il ne peut pas suivre les pères dans leur chute, il se concentre sur les aspects techniques du travail. Il en fait un métier comme un autre. Tout consiste à tenir la souffrance à distance.

Mais Dan Rifkin insistait. Il agitait son bras comme un policier qui fait signe aux voitures d'avancer. Voyant que je n'avais pas le choix, je refermai doucement la porte et m'assis dans le fauteuil à côté du sien.

– Vous prenez quelque chose ?

Il souleva un verre où brillait un whisky cuivré, sans eau.

– Non.

– Il y a du nouveau, Andy ?

– Non. Malheureusement pas.

Il hocha la tête et, déçu, porta son regard vers le coin de la pièce.

– J’ai toujours adoré cet endroit. C’est là que je viens pour réfléchir. Quand il vous arrive une chose pareille, vous passez beaucoup de temps à réfléchir.

Il me fit un petit sourire crispé : *Ne vous inquiétez pas pour moi, ça va.*

– Je veux bien vous croire.

– La question qui me hante, c’est : pourquoi est-ce que ce type a fait ça ?

– Dan, vraiment, vous ne devriez pas...

– Laissez-moi terminer. Je... je n’ai pas besoin qu’on me tienne la main. Je suis quelqu’un de rationnel, c’est tout. Je me pose des questions. Pas sur les détails. Quand il nous est arrivé de discuter, vous et moi, c’était toujours sur des détails : les preuves, les procédures des tribunaux. Mais, encore une fois, je suis quelqu’un de rationnel. Et donc je me pose des questions. D’autres questions.

En signe d’approbation, je m’enfonçai dans mon siège. Je sentis mes épaules se décontracter.

– Bien. Alors voilà : Ben était foncièrement bon. C’est la première chose. Bien entendu, aucun enfant, quel qu’il soit, ne mérite un sort pareil. J’en suis bien conscient. Mais Ben était vraiment un bon garçon. La bonté même. Et c’était encore un enfant. Quatorze ans, vous vous rendez compte ! Jamais un écart. Jamais. Jamais, jamais, jamais. Alors pourquoi ? Pour quel mobile ? Je ne parle pas de colère, d’envie, de jalousie, de choses de ce genre, parce que, ici, il ne peut pas s’agir d’un mobile ordinaire ; impossible, ça n’a pas de sens. Qui pouvait éprouver ce genre de... ce genre de rage envers Ben, envers un enfant en général ? Ça n’a aucun sens. Ça n’a aucun sens.

Rifkin posa les extrémités des doigts de sa main droite sur son front qu’il massa en cercles lents.

– Ce que je veux dire, c’est : qu’est-ce qui les différencie des autres, ces gens-là ? Parce que, ces sentiments-là, ces mobiles – la colère, l’envie, la jalousie –, je les éprouve, bien sûr, vous aussi, tout le monde. Mais on n’a jamais tué personne.

Voyez-vous ? On ne pourrait pas tuer. Mais certains, si, certains le peuvent. Comment ça se fait ?

– Je ne sais pas.

– Vous devez bien avoir votre idée là-dessus.

– Non, je n'en sais rien, vraiment.

– Mais vous parlez avec eux, vous les rencontrez. Qu'est-ce qu'ils vous disent, les tueurs ?

– Ils ne parlent pas beaucoup, en général.

– Vous le leur demandez ? Pas le pourquoi de leur geste, mais ce qui, à la base, les autorise à le commettre ?

– Non.

– Pourquoi pas ?

– Parce qu'ils ne me répondraient pas. Leurs avocats ne les laisseraient pas répondre.

– Les avocats ! fit-il en levant la main.

– De toute façon, ils ne sauraient pas quoi dire, pour la plupart. Les meurtriers philosophes – le chianti, les fèves au beurre, tout ça –, c'est du pipeau. C'est bon pour le cinéma. De toute façon, ces types-là racontent n'importe quoi. S'ils répondaient, ils parleraient sûrement de leur enfance difficile ou de je ne sais quoi. Ils se poseraient en victimes. La rengaine habituelle.

Il fit un signe de la tête pour m'inciter à poursuivre.

– Dan, écoutez, vous n'allez pas vous torturer à chercher des raisons. Il n'y en a pas. Il n'y a pas de logique là-dedans. Pas chez ceux dont vous parlez.

Rifkin se tassa un peu dans son fauteuil, l'air concentré, comme mû par le besoin d'approfondir sa réflexion. Il avait les yeux brillants, mais sa voix était égale, posée.

– Les autres parents vous posent ce genre de questions ?

– Ils posent toutes sortes de questions.

– Vous les revoyez une fois l'affaire classée ? Les parents ?

– Parfois.

– Je veux dire longtemps après, plusieurs années plus tard ?

– Parfois.

– Et quel... quel effet vous font-ils ? Ils vont comment ?

– Certains vont bien.

– Mais d'autres, non.

- D'autres non.
- Comment ils s'y prennent, ceux qui surmontent ? C'est quoi, leur secret ? Il doit y avoir une méthode. C'est quoi la stratégie, les bonnes habitudes à prendre ? Qu'est-ce qui a marché pour eux ?
- Ils se font aider. Ils s'appuient sur leur famille, leur entourage. Il existe des associations, ils y vont. On peut vous donner leurs coordonnées. Vous devriez en parler à la défenseur du droit des victimes. Elle vous mettra en contact avec un groupe de soutien. Ça aide beaucoup. On ne s'en sort pas tout seul, il faut le savoir. Pensez qu'il y a autour de vous des gens qui sont passés par là, qui savent ce que vous vivez.
- Et les autres, les parents qui ne tournent pas la page, qu'est-ce qu'ils deviennent ? Ceux qui ne s'en remettent jamais ?
- Vous ne serez pas un de ceux-là.
- Et si ça m'arrivait ? Qu'est-ce que je deviendrais... qu'est-ce qu'on deviendrait ?
- On fera tout pour que ça n'arrive pas. On ne peut même pas l'envisager.
- Mais ça arrive pourtant. Ça arrive, hein ? Bien sûr que ça arrive...
- Pas à vous. Ben n'aurait pas voulu que ça vous arrive.
- Un silence.
- Je connais votre fils, reprit Rifkin. Jacob.
- Oui.
- Je l'ai vu près du collègue. Ç'a l'air d'être un bon gamin.
- Un grand et beau jeune homme. Vous devez en être fier.
- Effectivement.
- Il vous ressemble, je trouve.
- Oui, c'est ce qu'on me dit.
- Il prit une profonde aspiration.
- Vous savez, je me surprends à penser aux élèves de la classe de Ben. Ils sont attachants. J'ai envie de les voir réussir, vous comprenez. Je les ai regardés grandir, je me sens proche d'eux. Est-ce anormal ? Est-ce une manière pour moi de me rapprocher de Ben ? Est-ce pour ça que je m'agrippe à eux ? Parce que c'est l'effet que ça fait, non ? Ça fait bizarre.

– Dan, ne vous occupez pas de l'impression que vous faites. Les gens penseront bien ce qu'ils voudront. Vous vous en foutez. Ne vous mettez pas martel en tête pour ça.

Il se remit à se masser le front. Sa douleur n'aurait pas été plus criante s'il avait baigné dans son propre sang. J'avais envie de l'aider. Et, en même temps, de m'éloigner de lui.

– Ça m'aiderait si je savais, si l'affaire était résolue. Ça m'aidera quand vous en serez là. Parce que l'incertitude... ça vous mine. Ça change tout, une fois que l'affaire est résolue, non ? Dans les autres affaires dont vous vous êtes occupé, ç'a dû aider les parents ?

– Oui, je pense.

– Ne croyez pas que je veuille vous mettre la pression. Je ne voudrais pas donner cette impression. C'est juste que ça m'aidera, il me semble, quand tout sera fini et que je saurai que ce type est... quand il sera coffré, derrière les barreaux. Je sais que vous irez jusqu'au bout. J'ai confiance en vous, évidemment. Évidemment que j'ai confiance. Je ne doute pas de vous, Andy. Je dis simplement que ça m'aidera. Moi, ma femme, tout le monde. C'est ça qu'on attend, il me semble. Le fin mot. Et on compte sur vous.

Ce soir-là, Laurie et moi étions au lit en train de lire.

– Je persiste à penser que c'est une erreur de rouvrir le collège si tôt.

– Laurie, on en a déjà parlé...

Il y avait de la lassitude dans ma voix. *Dire qu'on a tourné et retourné la question dans tous les sens...*

– Jacob ne risque absolument rien. On le conduira nous-mêmes et on l'accompagnera jusqu'à la porte. Il y aura des flics partout. Il sera plus en sécurité à l'école qu'ailleurs.

– Plus en sécurité... On ne peut pas le savoir. Qu'est-ce que tu en sais ? Personne ne sait qui est ce type, où il est et ce qu'il a en tête.

– Il va bien falloir rouvrir l'école un jour ou l'autre. La vie continue.

– Tu as tort, Andy.

– Tu voudrais qu'on attende quoi ?

– Qu'on ait chopé ce type.
– Ça peut prendre un moment.
– Et alors ? Qu'est-ce qui pourrait arriver, au pire ? Que les gosses manquent quelques jours d'école ? La belle affaire ! Au moins, ils seraient en sécurité.

– Il n'y a pas de sécurité absolue. Le monde est vaste. Vaste et dangereux.

– OK, *plus* en sécurité.

Je posai mon livre sur mon ventre où il forma un petit toit.

– Laurie, si tu laisses le collège fermé, tu envoies à ces jeunes un mauvais message. L'école n'est pas censée être dangereuse. Ils ne doivent pas en avoir peur. C'est leur deuxième maison. C'est là qu'ils passent l'essentiel de leurs journées. Ils ont envie d'y aller. Ils ont envie d'être avec leurs copains, pas d'être consignés chez eux, à se planquer sous leur lit pour échapper au croquemitaine.

– Le croquemitaine n'existe pas. Le type en question, si.

– D'accord, mais tu vois ce que je veux dire.

– Je vois parfaitement ce que tu veux dire, Andy. Je te dis simplement que tu as tort. La première des priorités, c'est la sécurité des enfants, la sécurité physique. Après, ils peuvent aller voir leurs copains ou s'occuper comme bon leur semble. Tant qu'on n'a pas attrapé ce type, tu ne peux pas me jurer que les enfants sont en sécurité.

– Il te faut une garantie ?

– Oui.

– On va le coincer. Je te le garantis.

– Quand ?

– Bientôt.

– Tu en es sûr ?

– Je m'y attends. On les coince toujours.

– Pas toujours. Souviens-toi de celui qui avait tué sa femme et qui l'avait enroulée dans une couverture à l'arrière d'une Saab.

– Mais on l'avait arrêté ! C'est juste que... Bon, d'accord, presque toujours. On les arrête presque toujours. Mais celui-là, on va le prendre, je te le promets.

– Et si tu te trompes ?

– Si je me trompe, tu vas me dire ce qui va se passer, j'en suis sûr.

– Non, je veux dire, si tu te trompes et qu'il arrive malheur à un pauvre gosse ?

– Ça n'arrivera pas, Laurie.

Elle fronça les sourcils et renonça.

– On ne peut pas argumenter avec toi. On a l'impression d'avoir un mur devant soi.

– On n'argumente pas, on discute.

– Tu es juriste et tu ne fais pas la différence... Moi, j'argumente.

– Bon, que veux-tu me faire dire, Laurie ?

– Je ne veux rien te faire dire. Je veux que tu m'écoutes. Il ne faut pas confondre avoir confiance en soi et avoir raison, tu sais. Réfléchis ! On met peut-être notre fils en danger.

Du bout du doigt, elle exerça une pression sur ma tempe, mi-amusée, mi-excédée :

– Ré-flé-chis !

Elle se retourna, posa son livre au sommet de la pile chancelante qui s'élevait sur sa table de nuit et se recroquevilla en me tournant le dos. Une enfant dans un corps d'adulte.

– Allez, dis-je, approche un peu.

Par une série de petits bonds, elle recula jusqu'à ce que son dos se trouve plaqué contre moi. Jusqu'à ce qu'elle sente une chaleur, une robustesse, ou ce qu'elle attendait de moi à cet instant. Je lui caressai le bras.

– Tout va s'arranger.

Elle grogna.

– J'imagine que tout câlin réconciliatoire est exclu ? risquai-je.

– Je croyais que tu n'argumentais pas...

– Moi non, c'était toi. Et je veux que tu le saches : c'est entendu, je te pardonne.

– Ha ha ! Peut-être, mais à condition que tu me dises que tu regrettes.

– Je regrette.

– On ne dirait pas.

– Je regrette sincèrement, profondément. Sincèrement.

– Alors dis-moi que tu as tort.

– Tort ?
– Dis-moi que tu as tort. Tu as envie ou pas ?
– Hmm... Donc, pour résumer : il suffit que je dise que j'ai tort pour qu'une superbe créature fasse passionnément l'amour avec moi.

– Je n'ai pas dit passionnément. Normalement suffira.

– Donc voilà : je dis que j'ai tort et une superbe créature va me faire l'amour sans passion aucune, mais avec une assez jolie technique. J'ai bien résumé ?

– Une assez jolie technique ?

– Une technique époustouflante.

– Oui, maître, vous avez bien résumé.

Je reposai mon livre, la biographie de Truman par McCullough, sur une pile de magazines glissants en équilibre instable sur ma propre table de chevet et éteignis la lumière.

– On annule tout. Je n'ai pas tort.

– Pas grave. Tu m'as dit que j'étais superbe. J'ai gagné.

Retour au collège

Le lendemain, aux premières heures du jour, une voix perça l'obscurité, un gémissement en provenance de la chambre de Jacob. À peine éveillé, je surpris mon corps déjà en action, bondissant sur ses jambes et contournant le lit d'un pas pressé. Encore engourdi de sommeil, je quittai la pénombre de la chambre pour me heurter sur le palier à la lumière grise de l'aube, avant de retrouver la nuit dans l'ancre de mon fils.

J'actionnai l'interrupteur mural, réglai le variateur. La chambre de Jacob était encombrée d'immenses baskets à l'air pataud, d'un MacBook couvert d'autocollants, d'un iPod, de manuels scolaires, de livres de poche, de boîtes à chaussures bourrées de vieilles cartes de base-ball, de BD... Dans un coin, une Xbox, branchée sur une télé hors d'âge. Les DVD de la console – pour la plupart des jeux de combat – et leurs boîtes étaient empilés à côté. Il y avait là du linge sale, comme de bien entendu, mais aussi deux piles de vêtements propres soigneusement pliés et déposés par Laurie, mais que Jacob ne daignait pas ranger dans sa commode, jugeant plus simple de les prélever directement sur les piles. Sur une bibliothèque basse trônait un ensemble de trophées gagnés par Jacob du temps où il jouait au foot. Il n'avait rien d'un athlète, mais à l'époque tout le monde rapportait un trophée et il ne les avait pas changés de place depuis : les statuètes étaient posées là telles des reliques religieuses, ignorées, comme invisibles à ses yeux. Au mur, une affiche originale d'un film de kung-fu des années 1970, *La Main de fer*, montrait un karatéka fracassant du poing et sans une égratignure un mur de briques (« Le chef-d'œuvre des arts

martiaux ! Venez VIBRER devant cet incroyable enchaînement de combats ! Venez FRÉMIR devant le rituel interdit de la main de fer ! Venez ACCLAMER le jeune guerrier qui défie à lui seul les sinistres seigneurs des arts martiaux ! »). Le désordre était si ancien et si permanent que Laurie et moi avions renoncé depuis longtemps à nous bagarrer avec Jacob pour lui faire ranger sa chambre. Laurie y voyait le reflet de la vie intérieure de notre fils – pour elle, pénétrer dans sa chambre revenait à pénétrer dans son esprit torturé d'adolescent – et il ne servait donc à rien de le harceler sur ce sujet. Voilà ce que c'était que d'avoir épousé une fille de psy. Pour moi, ce n'était qu'un capharnaüm qui, chaque fois que je tombais dessus, me mettait hors de moi.

Jacob était couché sur le côté, au bord du lit, immobile. Sa tête rejetée en arrière et sa bouche grande ouverte le faisaient ressembler à un loup hurlant. Il ne ronflait pas, mais sa respiration était oppressée – il se soignait pour un petit rhume. Entre deux chuintements, il implora :

– N..., n...

Non, non.

– Jacob, chuchotai-je en avançant la main vers sa tête pour le tranquilliser. Jake !

Il gémit à nouveau. Ses yeux s'agitaient derrière ses paupières.

De dehors me parvint le fracas d'un tram : la première rame pour Boston, sur la ligne Riverside, qui passait chaque matin à 6 h 05.

– Ce n'est qu'un rêve, le rassurai-je.

Réconfortant ainsi mon fils, une petite bouffée de plaisir m'envahit. Cette scène fit monter en moi une de ces pointes de nostalgie auxquelles tout parent est sujet, le souvenir flou de Jake à trois ou quatre ans, pendant le rituel du coucher. Je lui demandais : « Qui est-ce qui aime Jacob ? », et il me répondait : « C'est papa ! » C'était la dernière chose que nous nous disions avant qu'il s'endorme. Mais Jake n'avait jamais eu besoin d'être rassuré. Il ne se disait jamais que les papas pouvaient disparaître, en tout cas pas le sien. C'était moi qui avais besoin de ce petit échange. Quand j'étais enfant, mon père avait été peu

présent. Je le connaissais à peine. J'étais donc bien décidé à éviter ce manque à mes propres enfants, pour que jamais ils ne souffrent de l'absence d'un père. Cela me faisait bizarre de penser que, dans quelques années, Jake me quitterait. Il partirait faire ses études et mon temps serait révolu, celui où j'étais père au jour le jour, en permanence sur le pont. Je le verrais de moins en moins, puis notre relation se réduirait à de rares visites pendant les vacances et les week-ends d'été. J'avais de la peine à me l'imaginer. Qu'étais-je si je n'étais pas le père de Jacob ?

Puis me vint une autre pensée, inévitable dans ces circonstances : évidemment que, tout autant que moi, Dan Rifkin avait cherché à protéger son fils du mal, évidemment qu'il était aussi peu préparé que moi à lui dire adieu. Cependant, le sien était allongé dans un tiroir réfrigéré de l'institut médico-légal, tandis que le mien était allongé dans son lit douillet. Rien d'autre ne les distinguait que le hasard. Je dois admettre, à ma grande honte, avoir pensé : *Dieu merci, Dieu merci, c'est son fils qu'on a agressé, pas le mien*. Je ne me serais pas senti capable de survivre à cette perte.

Agenouillé près du lit, j'encerclai Jacob de mes bras et posai ma tête sur la sienne. Un autre souvenir : quand il était petit, dès qu'il ouvrait les yeux, Jake, encore ensommeillé, avait pour habitude de traverser le palier pour venir se blottir dans notre lit. Aujourd'hui, entre mes bras, il était incroyablement grand, osseux, rebelle. Il était beau, avec ses cheveux bruns bouclés et son teint rose. Il avait quatorze ans. Il ne me laisserait évidemment jamais le tenir ainsi s'il était éveillé. Depuis quelques années, il était devenu un peu renfrogné, secret, difficile à vivre. À certains moments, on avait l'impression d'avoir un étranger à la maison, un étranger vaguement hostile. Comportement typiquement adolescent, diagnostiquait Laurie. Il se cherchait, se préparait à quitter l'enfance pour toujours.

Je fus surpris que mon étreinte ait réussi à apaiser Jacob, à chasser le mauvais rêve qui l'assaillait. Après une longue inspiration, il se retourna. Sa respiration adopta un rythme tranquille et il sombra dans un sommeil profond, bien plus profond que le mien. (À cinquante et un ans, j'avais l'impression de ne plus savoir dormir. Je me réveillais plusieurs fois par nuit et